



FOIRE AUX QUESTIONS :

«Il me semble que je suis trop fragile pour m'engager dans une vie spirituelle profonde. Que faire ?» 2^{ème} partie de la réponse

Petite histoire significative : « LE MEILLEUR OUTIL DU DIABLE »

Il avait été annoncé que le diable allait cesser ses affaires et offrir ses outils à quiconque voudrait en payer le prix.

Le jour de la vente, ils étaient exposés d'une manière attrayante ; malice, haine, envie, jalousie, sensualité, fourberie ; tous les instruments du mal étaient là, chacun marqué de son prix.

Séparé du reste, se trouvait un outil en apparence inoffensif, même usé, dont le prix était supérieur à tous les autres.

Quelqu'un demande au diable ce que c'était : « C'est le DECOURAGEMENT », fut la réponse.

- Eh bien ! Pourquoi l'avez-vous marqué aussi cher ?

- Parce que, répondit le diable, il m'est plus utile que n'importe quel autre.

Avec ça, je sais entrer chez n'importe qui et, une fois à l'intérieur, je puis le manœuvrer de la manière qui me convient le mieux. Cet outil est usagé parce que je l'emploie avec presque tout le monde et très peu de gens savent qu'il m'appartient.

Il est superflu d'ajouter que le prix fixé par le diable pour le découragement était si élevé que l'instrument n'a jamais été vendu.

LE DIABLE EN EST TOUJOURS POSSESSEUR ET IL CONTINUE A L'UTILISER !

ME GLORIFIER DE MA FAIBLESSE

Il faut même aller plus loin, disait Thérèse. Elle avait appris auprès de saint Paul l'art de se glorifier de ses faiblesses (2 Co 12, 5) « Le fond de son enseignement, témoigne sœur Geneviève, était de nous apprendre à ne pas nous affliger en nous voyant la faiblesse même, mais plutôt à nous glorifier de nos infirmités... C'est si doux de se sentir faible et petite ! », disait-elle (CSG 20).

Thérèse parle d'expérience : « Tu te trompes, écrit-elle en juillet 1890 à Marie Guérin, si tu crois que ta petite Thérèse marche toujours avec ardeur dans le chemin de la vertu. Elle est faible et bien faible. Tous les jours elle en fait une nouvelle expérience. Mais Jésus se plaît à lui enseigner, comme à saint Paul, la science de se glorifier dans ses infirmités. C'est une grande grâce que celle-là et je prie Jésus de te l'enseigner, car là seulement se trouve la paix et le repos du cœur. Quand on se voit si misérable, on ne veut plus se considérer et on ne regarde que l'unique Bien-Aimé ! » (LT 109).

« Il y a bientôt neuf ans que je suis dans la maison du Seigneur, écrit-elle à sa tante le 16 novembre 1896. Je devrais donc être avancée dans les voies de la perfection, mais je suis encore au bas de l'échelle. Cela ne me décourage pas et je suis aussi gaie que la cigale » (LT 202).

Même aveu dans son dernier manuscrit : « Maintenant je ne m'étonne plus de rien, je ne me fais pas de peine en voyant que je suis la faiblesse même, au contraire c'est en elle que

je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. » (C 15 r°). Et plus loin : « Vous voyez que je suis une très petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses : encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper de ces petits sacrifices qui donnent tant de paix à l'âme. Cela ne me décourage pas, je supporte d'avoir un peu moins de paix et je tâche d'être plus vigilante une autre fois. » (C 31 r).

Elle avoue encore à mère Agnès trois jours avant de descendre à l'infirmerie : « Il m'arrive bien aussi des faiblesses, mais je m'en réjouis. [...] Alors je rentre en moi-même et je me dis : Hélas ! j'en suis donc encore au même point comme autrefois ! Mais je me dis cela avec une grande douceur et sans tristesse. C'est si doux de se sentir faible et petite ! » (CJ 5.7.1).

Il est vrai que Thérèse espère bien que ses faiblesses n'offensent pas vraiment le Seigneur. Espérance qu'elle avait confiée à sœur Agnès dès sa retraite de profession, en septembre 1890 : « Il me semble que Jésus peut bien faire la grâce de ne plus l'offenser ou bien de ne faire que des fautes qui ne l'offensent pas, mais ne font que d'humilier et de rendre l'amour plus fort » (LT 114).

Le père Alexis Prou, au cours de la retraite qu'il prêche au Carmel en octobre 1891, la confirme dans cette opinion : « Il me lança à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour qui m'attiraient si fort mais sur lesquels je n'osais avancer. Il me dit que mes fautes ne faisaient pas de peine au bon Dieu, que, tenant sa place, il me disait de sa part qu'il était très content de moi [...]. Je sentais bien au fond de mon cœur que c'était vrai, car le bon Dieu est plus tendre qu'une mère » (A 80 v°).

Il n'empêche que jusqu'à la fin de sa vie Thérèse fait l'expérience de sa faiblesse. Le 29 juillet 1897, elle ne réprime pas assez vite un mouvement de mécontentement lorsque sœur Marthe vient à l'infirmerie lui offrir un petit moulin à musique en croyant ainsi la distraire : « Oh ! Je vous demande bien pardon, lui dit-elle ensuite. J'ai agi par nature, priez pour moi ! »

Et un peu plus tard, elle confie à Mère Agnès : « Oh ! que je suis heureuse de me voir imparfaite et d'avoir tant besoin de la miséricorde du bon Dieu au moment de la mort ! » (CJ 29..7.3à).

« J'éprouve une joie très vive non seulement lorsqu'on me trouve imparfaite, mais surtout de m'y sentir moi-même. Cela surpasse tous les compliments qui m'ennuient » (CJ 2.8.6).

Père Pierre Descouvemont